

Séquence 3

Se raconter, se représenter

L'être humain est capable de réflexivité, c'est-à-dire de se regarder, de s'observer, de questionner son identité et son existence.

Cette identité et cette existence sont en partie déterminées par la société dans laquelle nous naissons et nous grandissons (la société commence par nous donner un nom).

Mais, parce que nous nous questionnons (Qui suis-je ? Quelle vie vais-je mener ? Quelles sont mes aspirations ?) nous sommes un peu créateurs de nous-mêmes : nous pouvons travailler notre identité et maîtriser en partie notre destinée. Dans cette perspective, nous dessinons sans cesse une image de nous-mêmes et nous nous racontons notre histoire, bien souvent avec le souci de nous évaluer et de nous réaliser.

Cette construction de notre identité et de notre histoire est aussi corrélée aux autres. Car la question « Qui suis-je ? » est bien souvent associée aux questions « Qui suis-je pour les autres ? » « Comment les autres me voient-ils ? » et finalement « Suis-je aimable ? ».

Or notre identité est quelque chose de complexe, de multiple, de versatile. Et par ailleurs, toute une part de nous-mêmes est sans doute invisible. Cette partie invisible et archaïque a été nommée « l'inconscient » et se construirait dès la petite enfance alors même que nous n'avons pas de mémoire et de conscience de nous-mêmes.

Des lors, se représenter, se raconter est quelque chose de difficile, c'est une quête. Nous sommes presque aussi mystérieux à nous-mêmes que le sont les autres à nos yeux. « Je est un autre » a même pu dire Arthur Rimbaud

« Connais-toi toi-même » était d'ailleurs le premier objectif que se donnaient les grands philosophes de l'Antiquité. La connaissance de soi était pour eux le socle qui permettait de comprendre l'autre, l'homme en général, et le monde.

Nous allons voir que cette quête de soi est un des grands objets de l'art en général, de la littérature notamment. Elle se manifeste tout particulièrement dans le genre de l'autobiographie, en particulier depuis les temps modernes qui sont marqués par l'aspiration des individus à l'autonomie et à une certaine différenciation. Une autobiographie est un ouvrage dans lequel on fait soi-même le récit de sa propre vie avec un souci de vérité et de sincérité.

Texte 1 : Montaigne (16^{ème} siècle), *Les Essais*, Livre II, chapitre 18

Et quand personne ne me lira, ai-je perdu mon temps de m'être entretenu tant d'heures oisives à pensements si utiles et agréables ? Moulant sur moi cette figure, il m'a fallu si souvent dresser et composer pour m'extraire, que le patron s'en est fermi et aucunement formé soi-même. Me peignant pour autrui, je me suis peint en moi de couleurs plus nettes que n'étaient les miennes premières. Je n'ai pas plus fait mon livre que mon livre m'a fait, livre consubstantiel à son auteur, d'une occupation propre, membre de ma vie ; non d'une occupation et fin tierce et étrangère comme tous autres livres.

Ai-je perdu mon temps de m'être rendu compte de moi si continuellement, si curieusement ? Car ceux qui se repassent par fantaisie seulement et par langue quelque heure, ne s'examinent pas si primement, ni ne se pénètrent, comme celui qui en fait son étude, son ouvrage et son métier, qui s'engage à un registre de durée, de toute sa foi, de toute sa force. (...)

Combien de fois m'a cette besogne diverti de cogitations ennuyeuses ! et doivent être comptées pour ennuyeuses toutes les frivoles. Nature nous a étrennés d'une large faculté à nous entretenir à part, et nous y appelle souvent pour nous apprendre que nous nous devons en partie à la société, mais en la meilleure partie à nous.

Texte 2 : Rousseau (18^{ème} siècle), *Les Confessions*, Livre I

Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme, ce sera moi. Moi seul. Je sens mon cœur, et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaud pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain juge. Je dirai hautement : Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien et le mal avec la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon ; et s'il m'est arrivé d'employer quelque ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de mémoire. J'ai pu supposer vrai ce que je savais avoir pu l'être, jamais ce que je savais être faux. Je me suis montré tel que je fus : méprisable et vil quand je l'ai été ; bon, généreux, sublime, quand je l'ai été : j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même. Être éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables ; qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur au pied de ton trône avec la même sincérité, et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose : *je fus meilleur que cet homme-là*.

Notes sur les textes de Montaigne et Rousseau

Montaigne justifie son travail d'écriture autobiographique en disant que c'est le seul moyen de se connaître et de se transformer. Il revendique le droit de se retrancher dans le dialogue avec lui-même et de se soustraire parfois au jeu social.

Rousseau s'adresse à Dieu. A travers son autobiographie, il veut se confesser, se justifier. Il promet la sincérité plus que la vérité. Il se sent totalement singulier et refuse d'être jugé par ses semblables.

RAPPEL

Le mode du verbe révèle la manière dont on regarde l'action (de manière abstraite, comme une hypothèse, un souhait, une certitude etc...)

Il existe 6 modes : **l'infinitif, le participe** (qui sont des modes impersonnels), **l'indicatif** (le mode le plus fréquemment utilisé car il présente les actions comme avérées ou certaines), **l'impératif, le subjonctif et le conditionnel**. Ce sont ces modes que nous allons étudier.

I) L'IMPERATIF

L'impératif sert à donner un conseil, une demande, une injonction ou un ordre dans des phrases que l'on dit alors « injonctives ».

Les terminaisons sont les suivantes :

Verbes du 1^{er} groupe : chante, chantons, chantez

Verbes du 2^{ème} groupe et 3^{ème} groupe : finis, finissons, finissez

Pour les verbes du 1^{er} groupe, le s de la 2^{ème} personne réapparaît devant en et y : **vas-y, donnes-en**

Il y a des verbes irréguliers, qui reprennent en fait la forme du subjonctif ; c'est notamment le cas de « être » et « avoir » : **aie, ayons, ayez / sois, soyons, soyez.**

II) LE SUBJONCTIF

Il sert à exprimer un souhait, une volonté, une possibilité plutôt incertaine.

Les terminaisons du subjonctif présent sont toujours les mêmes. Et pour trouver le radical, il suffit de commencer dans sa tête une phrase par « il faut que ».

Il faut que.... je finisse, tu finisses, il finisse, nous finissions, vous finissiez, ils finissent.

Pour être et avoir, la conjugaison est la suivante :

Il faut que.... J'aie, tu aies, il ait, nous ayons, vous ayez, ils aient

Il faut que.... Je sois, tu sois, il soit, nous soyons, vous soyez, ils soient.

Le subjonctif passé est la forme composée (comme le passé composé par rapport au présent de l'indicatif)

Il faut que j'aie fini, que tu aies fini, qu'il ait fini etc...

Pour information, il existe un subjonctif imparfait marqueur d'un niveau de langue soutenu, formé à partir de la forme du passé simple

Il aurait fallu que je fusse, que tu fusses, qu'il fût, que nous fussions, que vous fussiez, qu'ils fussent...

III) LE CONDITIONNEL

Il sert à exprimer une action future par rapport à un point de référence passé (je pensais qu'il viendrait), **une action conditionnée à une hypothèse** (on vivrait aux Bahamas), ou à **formuler de manière polie une demande** (je voudrais des croissants).

Le conditionnel simple, que l'on nomme conditionnel « présent », est formé à l'aide du radical du futur et des terminaisons de l'imparfait.

J'aimerais, tu aimerais, il aimerait, nous aimerions, vous aimeriez, ils aimeraient.... être en vacances...

Il existe une forme composée, c'est le conditionnel passé : **j'aurais aimé, tu aurais aimé, il aurait aimé etc....**

Remarque sur l'emploi des modes et des temps dans les phrases présentant une subordonnée hypothétique introduite par « si » et une principale.

Si je viens, tu seras heureux = « potentiel » ; le verbe est au futur.

Si je venais tu serais heureux = « irréal du présent » ; le verbe est au conditionnel présent

Si j'étais venu, tu aurais été heureux = « irréal du passé » ; le verbe est au conditionnel passé

Exercices sur les modes

Exercice 1 : identifiez les modes et les temps auxquels sont conjugués les mots en gras

1. Notre correspondant **a appelé** tôt ce matin.
2. Il nous **informe** qu'une découverte extraordinaire **a été faite** par une équipe de chercheurs.
3. Une famille de petits dinosaures **vivrait** sur une île au large de la Sibérie.
4. **Envoyez** une équipe sur place de toute urgence pour **réaliser** un reportage !
5. Je veux que vous **partiez** dès aujourd'hui.
6. **Faites** quand même attention, ces bêtes **pourraient** être dangereuses.
7. Je ne pense pas qu'elles **soient** agressives, mais on ne sait jamais.
8. Vous m'**aviez dit** la semaine dernière **vouloir** plus d'aventures... Vous êtes servis !
9. **Épuisé** par ces dernières semaines, je préfère **rester**.
10. **Venant** de vous, ce refus m'**étonne**.

- 1) Indicatif Passé composé
- 2) Indicatif présent / Indicatif Passé composé (voix passive)
- 3) Conditionnel présent
- 4) Impératif présent / infinitif
- 5) Subjonctif présent
- 6) Impératif présent / Conditionnel présent
- 7) Subjonctif présent
- 8) Indicatif plus que parfait / Infinitif
- 9) Participe passé / Infinitif
- 10) Participe présent / Indicatif présent

Pour chacune des phrases suivantes, dites :

- a) si c'est une phrase simple ou complexe
- b) dans le cas où vous avez répondu « phrase complexe », dites combien il y a de propositions et si elles sont juxtaposées, coordonnées ou subordonnées
- c) Si vous avez répondu « subordonnées » dites quelle est la nature de la subordonnée (relative, complétive ou circonstancielle) et délimitez-la en la soulignant.

- 1) Antigone pense qu'elle va mourir.
- 2) Antigone a levé sans étonnement ses yeux graves sur lui et elle lui a dit oui.
- 3) Créon a des rides, il est fatigué.
- 4) La vieille dame qui tricote s'appelle Eurydice.
- 5) Elle tricoterait pendant toute la tragédie jusqu'à ce que son tour vienne de se lever et de mourir

1) Antigone pense qu'elle va mourir.

- a) Phrase complexe
- b) 2 propositions, une principale et une subordonnée
- c) qu'elle va mourir : proposition subordonnée complétive

2) Antigone a levé sans étonnement ses yeux graves sur lui et elle lui a dit oui.

- a) Phrase complexe
- b) 2 propositions coordonnées
- c)

3) Créon a des rides, il est fatigué.

- a) Phrase complexe
- b) 2 propositions juxtaposées
- c)

4) La vieille dame qui tricote s'appelle Eurydice.

- a) Phrase complexe
- b) 2 propositions, une principale et une subordonnée
- c) qui tricote : proposition subordonnée relative

5) Elle tricoterait pendant toute la tragédie jusqu'à ce que son tour vienne de se lever et de mourir

- a) Phrase complexe
- b) 2 propositions une principale et une subordonnée
- c) jusqu'à ce que son tour vienne se lever et de mourir : proposition subordonnée circonstancielle

1 à 3 O ; 4 à 6 J ; 7 à 9 V- ; 10 à 12 V ; 13 à 15 V+

Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme, ce sera moi. Moi seul. Je sens mon cœur, et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaud pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

Réviser "être" et "vouloir" <https://conjugaison.bescherelle.com/>

Règle : Aux temps composés,

- *Quand le participe passé est conjugué avec l'auxiliaire être on l'accorde avec le sujet (elles sont parties à Paris)*
- *Quand le participe passé est conjugué avec l'auxiliaire avoir, on l'accorde avec le COD si celui-ci est placé avant le verbe. S'il est placé après ou s'il n'y a pas de COD : pas d'accord (Elles ont mangé des pâtes. Elles les ont aimées).*

Petit truc : se demander ce qui est concerné par l'action du participe passé et voir si on en a déjà entendu parler (on fait l'accord) ou non (on ne fait pas l'accord)

GORGE COUPEE

Âgé de cinq ou six ans, je fus victime d'une agression. Je veux dire que je subis dans la gorge une opération qui consista à m'enlever des végétations ; l'intervention eut lieu d'une manière très brutale, sans que je fusse anesthésié. Mes parents avaient d'abord commis la faute de m'emmener chez le chirurgien sans me dire où ils me conduisaient. Si mes souvenirs sont justes, je m'imaginai que nous allions au cirque ; j'étais donc très loin de prévoir le tour sinistre que me réservaient le vieux médecin de la famille, qui assistait le chirurgien, et ce dernier lui-même. Cela se déroula, point pour point, ainsi qu'un coup monté et j'eus le sentiment qu'on m'avait attiré dans un abominable guet-apens. Voici comment les choses se passèrent : laissant mes parents dans le salon d'attente, le vieux médecin m'amena jusqu'au chirurgien, qui se tenait dans une autre pièce en grande barbe noire et blouse blanche (telle est, du moins, l'image d'ogre que j'en ai gardée) ; j'aperçus des instruments tranchants et, sans doute, eus-je l'air effrayé car, me prenant sur ses genoux, le vieux médecin dit pour me rassurer : « Viens, mon petit coco ! On va jouer à faire la cuisine. » À partir de ce moment je ne me souviens de rien, sinon de l'attaque soudaine du chirurgien qui plongea un outil dans ma gorge, de la douleur que je ressentis et du cri de bête qu'on éventre que je poussai. Ma mère, qui m'entendit d'à côté, fut effarée.

Dans le fiacre qui nous ramena je ne dis pas un mot ; le choc avait été si violent que pendant vingt-quatre heures il fut impossible de m'arracher une parole ; ma mère, complètement désorientée, se demandait si je n'étais pas devenu muet. Tout ce que je me rappelle de la période qui suivit immédiatement l'opération, c'est le retour en fiacre, les vaines tentatives de mes parents pour me faire parler puis, à la maison : ma mère me tenant dans ses bras devant la cheminée du salon, les sorbets qu'on me faisait avaler, le sang qu'à diverses reprises je dégurgitai et qui se confondait pour moi avec la couleur fraise des sorbets.

Ce souvenir est, je crois, le plus pénible de mes souvenirs d'enfance. Non seulement je ne comprenais pas que l'on m'eût fait si mal, mais j'avais la notion d'une duperie, d'un piège, d'une perfidie atroce de la part des adultes, qui ne m'avaient amadoué que pour se livrer sur ma personne à la plus sauvage agression. Toute ma représentation de la vie en est restée marquée : le monde, plein de chausse-trapes, n'est qu'une vaste prison ou salle de chirurgie ; je ne suis sur terre que pour devenir chair à médecins, chair à canons, chair à cercueil ; comme la promesse fallacieuse de m'emmener au cirque ou de jouer à faire la cuisine, tout ce qui peut m'arriver d'agréable en attendant n'est qu'un leurre, une façon de me dorer la pilule pour me conduire plus sûrement à l'abattoir où, tôt ou tard, je dois être mené.

Questions sur le texte

1) A quoi reconnaît-on qu'il s'agit là d'une page d'autobiographie ?

Le texte est à la première personne et on sent c'est bien l'auteur qui parle ; ce n'est pas un personnage fictif. Il s'exprime en effet avec une sincérité qui est un marqueur de l'autobiographie. Il exprime des doutes ("si mes souvenirs sont justes" ; "tout ce que je me rappelle" "je crois")

2) Comment Michel Leiris fait-il ressentir au début du texte la violence du traumatisme qu'il a subi ?

Au début du texte, Michel Leiris fait ressentir la violence du traumatisme subi en utilisant des hyperboles ("agression", "gorge coupée" "tour sinistre") et il y a un champ lexical de la guerre ("guet-apens", "coup-monté", "attaque")

3) Quel reproche Michel Leiris fait-il aux adultes ?

Michel Leiris reproche principalement aux adultes de ne lui avoir pas dit la vérité. Ses parents lui ont dit qu'ils l'emmenaient au cirque, le chirurgien l'attire en lui disant qu'ils vont "jouer à faire la cuisine".

4) Quelle empreinte a laissé ce traumatisme dans la personnalité de Michel Leiris.

Michel Leiris affirme que le traumatisme a laissé une empreinte indélébile dans sa personnalité, une cicatrice psychologique. Il explique par cet événement, son caractère extrêmement angoissé (“Le monde plein de chausse-trapes, n’est qu’une vaste salle de chirurgie”) et son incapacité à avoir confiance ou à croire aux moments de bonheur qui lui sont donnés : “tout ce qui peut m’arriver d’agréable en attendant est un leurre”. Michel Leiris exprime cela avec colère mais aussi avec humour.

5) Quelle est la figure de style utilisée dans les deux énoncés suivants :

« J'avais la notion d'une duperie, d'un piège, d'une perfidie atroce »

« Je ne suis sur terre que pour devenir chair à médecins, chair à canons, chair à cercueil »

Il y a une énumération qui est même une gradation et il y a aussi une hyperbole.

6) Quelle est la figure de style utilisée dans l’énoncée suivant :

“Le monde n’est qu’une vaste prison ou salle de chirurgie”

C’est une métaphore

Sujet de rédaction (imagination)

Comme Michel Leiris vous allez raconter un souvenir un peu traumatique ou du moins très marquant de votre enfance. Votre récit sera à l’imparfait et au passé simple ou passé composé, et bien sûr à la première personne.

A l’instar de l’écrivain, vous raconterez l’événement lui-même dans deux paragraphes, puis, dans un dernier paragraphe, vous essaierez d’analyser le retentissement qu’il a eu et la marque qu’il a laissée dans votre personnalité. Dans ce dernier paragraphe vous pourrez utiliser le présent.

Comme Michel Leiris, vous donnerez un titre à l’épisode. Vous essaierez enfin d’utiliser des figures de style pour traduire et communiquer votre ressenti et votre pensée.

Interrogation de grammaire sur les modes

Lisez les phrases suivantes et indiquez le mode et le temps auquel sont conjuguées les verbes surlignés.

1) Si je pouvais, je **partirais** faire le tour du monde Conditionnel présent

2) Je ne suis pas arrivé à l’heure car j’**ai raté** mon bus. Indicatif Passé composé

3) Je souhaiterais qu’il **ait** son brevet des collègues Subjonctif présent

4) **Essaye** de travailler davantage ! Impératif présent

5) En **persévérant** on arrive à ses fins. Participe présent

6) Je veux que tu **apportes** tes affaires. Subjonctif présent

Autoportraits

Préparation d'un petit exposé très court (6 minutes par groupe de 2) :

- Choisir un autoportrait parmi les 12 proposés ci-dessous.
- Un élève, après une petite recherche, présente rapidement le peintre (en le situant dans l'histoire et dans l'histoire de l'art, en évoquant sa personnalité ou les traits marquants de sa destinée)
- L'autre élève, décrit le tableau, présente la manière du peintre (en faisant aussi une petite recherche, puis essaye de définir ce qu'exprime l'auteur à travers son autoportrait.



Albrecht Dürer (16ème siècle).
Autoportrait



Rembrandt (17ème siècle),
Autoportrait



Eugène Delacroix (19ème siècle),
Autoportrait



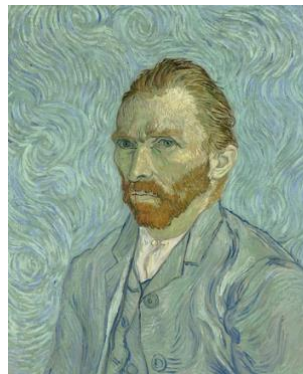
Gustave Courbet (19ème siècle)
Le Désespéré



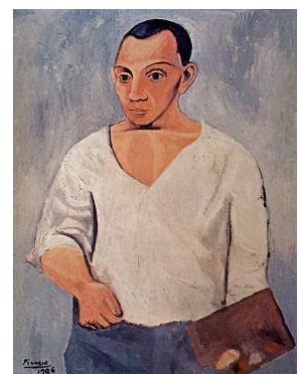
Berthe Morisot (19ème siècle).
Autoportrait



Pierre Auguste Renoir (19ème siècle)
Autoportrait



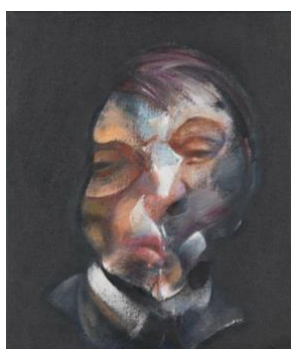
Vincent Van Gogh (19ème siècle).
Autoportrait.



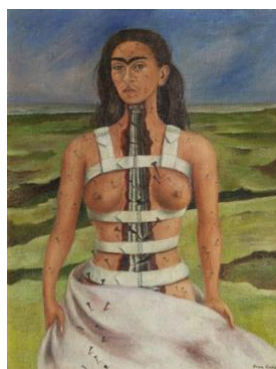
Pablo Picasso (20ème siècle).
Autoportrait à la palette.



Pablo Picasso (20ème siècle).
Autoportrait face à la mort.



Francis Bacon (20ème siècle).
Autoportrait



Frida Kahlo (20ème siècle).
La Colonne brisée



Jean-Michel Basquiat (20ème siècle),
Self portrait as a heel

	Présentation du peintre	Présentation du tableau
Courbet	Lucien	Nazim

Courbet	Jeanne	Saber
Van Gogh	Maïssa	Lisa
Van Gogh	Enzo	Murat
Francis Bacon	Gaëlle	Sanjee
Picasso (autoportrait face à la mort)	Ylan	Amine
Picasso (autoportrait face à la mort)	Leila	Lilou
Frida Kahlo	Nasseb	Andrew
Frida Kahlo	Nisrin	Fatima
Delacroix	Léa	Luna
Picasso (autoportrait à la palette)	Adam	

La proposition subordonnée relative

Elle est le plus souvent connectée à un nom et joue donc le rôle d'une épithète ou d'une apposition. On notera la petite différence de sens selon qu'elle est épithète ou apposée (c'est-à-dire séparée du nom par une virgule).

Les élèves qui avaient bien révisé ont réussi.

Les élèves, qui avaient bien révisé, ont réussi

La proposition relative est introduite par un pronom relatif qui a un antécédent dans la principale et une fonction dans la subordonnée.

L'instrument que j'aime le plus est la guitare.

La proposition relative est épithète du nom « instrument ». Elle est introduite par le pronom relatif « que » qui a pour antécédent « instrument » et qui, dans la subordonnée a pour fonction COD du verbe j'aime

La ville où je suis né est tout près d'ici

La proposition relative est épithète du nom « ville ». Elle est introduite par le pronom relatif « où » qui a pour antécédent « ville » et qui, dans la subordonnée a pour fonction Complément circonstanciel de lieu.

Le pronom relatif peut donc prendre de multiples formes selon sa fonction : qui, que, dont, où, auquel, duquel, dans lequel, sur lequel etc...

Dans des cas particuliers, la subordonnée relative peut jouer le rôle d'un nom :

Je ne suis pas qui vous croyez

Exercice 1

A) Recopiez le texte puis soulignez les propositions relatives et entourez les pronoms relatifs qui les introduisent.

b) Ensuite listez les pronoms relatifs et dites pour chacun d'eux quel est son antécédent et quelle est sa fonction dans la subordonnée relative.

La gare, devant laquelle le train ralentissait, semblait déserte. L'homme qui dormait à côté de moi ouvrit les yeux et regarda par la fenêtre. J'étais si heureuse d'arriver dans ce village dont on m'avait tant parlé et que j'étais pressée de parcourir ! Mais il fallait que je trouve un hôtel où je pourrais déposer mes valises.

Devant laquelle : la gare / complément circonstanciel de lieu

Qui : L'homme / sujet du verbe dormir

Dont : Ce village / COI du verbe parler
Que : Ce village / COD du verbe parcourir
Où : Un hôtel / CCL

Exercice 2

Consigne

Réunissez les deux phrases en faisant de la seconde une proposition subordonnée relative. Précisez la fonction du pronom relatif employé.

1. Cet été, un grand festival de musique est organisé par ma ville. Ma ville est connue pour son dynamisme culturel.
2. Ce festival réunira des styles de musique très variés. Malheureusement je ne pourrai pas participer à ce festival.
3. Tout autour de la ville se trouvent de vastes champs. Les scènes de concert seront installées dans ces champs.
4. Les artistes invités viendront des quatre coins du monde. Le public attend ces artistes avec impatience.
5. Ce festival de musique est l'un des plus célèbres en Europe. Tous les médias parlent déjà de ce festival de musique.

1 : Cet été un grand festival de musique est organisé dans ma ville **qui est connue pour son dynamisme.**

Fonction de qui : sujet

2 : Ce festival, **auquel je ne pourrai pas participer,** réunira tous les styles de musique

3 Tout autour de la ville se trouvent de vastes champs **où les scènes de concert seront installées.**

4 : Les artistes invités, **que le public attend avec impatience,** viendront des quatre coins du monde.

5 : Ce festival de musique **dont tous les médias parlent déjà** est un des plus célèbres d'Europe.

Présentation de Jules Vallès

Jules Vallès naît en 1832 dans la petite ville du Puy en Velay. Son père est un instituteur très effacé et sa mère est une femme très tyrannique. Cela nourrit dans son enfance une révolte et un goût pour la liberté.

Au collège et au lycée, c'est un élève capable mais peu motivé. En 1848, alors lycéen à Nantes, il participe à la révolution de 1848. Envoyé en pension à Paris, il échoue au baccalauréat.

Par la suite, à Paris. Il vit très pauvrement et fait des petits boulots mais il réussit à publier quelques articles et devient journaliste. Il défend inlassablement la cause de la liberté et la cause du peuple.

Il participe en 1870 à la Commune de Paris*, dont il devient une des grandes voix. Après l'écrasement de la Commune par le gouvernement de l'époque et la « semaine sanglante », il est condamné à mort par contumace mais il s'est réfugié à Londres. Il ne reviendra à Paris qu'en 1883 après une amnistie. Il meurt en 1885.

L'Enfant est un roman autobiographique. Le narrateur est un certain Jacques Vingtras, double de Jules Vallès. Cette technique lui permet une certaine prise de distance.

*La Commune de Paris est un mouvement d'insurrection et de révolution qui dure de mars à mai 1871. Les Parisiens se révoltent contre le gouvernement de Thiers qui a signé l'armistice avec l'Allemagne alors que les Parisiens avaient résisté. Le gouvernement est par ailleurs jugé peu démocratique (suffrage masculin et élections privilégiant les zones rurales). Pendant 72 jours, Paris s'insurge, les communards prennent le pouvoir et prennent des mesures très sociales et libertaires (démocratie directe, égalité homme femme, reconnaissance de l'union libre, école laïque, augmentation des salaires...). L'insurrection, parfois violente elle-même, fut réprimée très durement au cours de « la semaine sanglante ». Il y eut plus de 10 000 morts parmi les insurgés.

Tableau de prise de notes / *L'Enfant* de Jules Vallès

1 Ma mère	Présentation de sa ville, de son immeuble, de sa famille sur un ton souvent satirique. Sa mère totalement tyrannique et maltraitante mais il lui donne raison. La voisine qui lui épargne des séances de fessées.
2 La Famille	Présentation des oncles et tantes et cousine (notamment la tante muette, l'oncle Joseph, la cousine Apollonie). Les petites émotions amoureuses du gamin Jacques Vingtras. Son goût pour la vie
3 Le Collège	Le collège est sinistre. Son père qui y travaille est détesté. Sa mère voudrait qu'il soit nourri au collège. Les professeurs sont ridicules.
4 La Petite ville	La leçon du père sur le respect du pain. La rue commerçante. L'interdiction faite par la mère de jouer à la balançoire chez le voisin. L'envie de vivre libre de Jacques Vingtras
5 La toilette	La mère lui coud des vêtements ridicules. La honte vécue pendant la distribution des prix
6 Vacances	La visite au fils Soubeyrou. Le plaisir de la liberté goûtée pendant le trajet.(chapitre à poursuivre). Page 47
7 Les Joies du foyer	
8 Le Fer-à-cheval	
9 Saint-Etienne	
10 Braves gens	
11 Le Lycée	
12 Frottage - Gourmandise - Propreté	
13 L'Argent	

14 Voyage au pays	
15 Projets d'évasion	
16 Un drame	
17 Souvenirs	
18 Le Départ	
19 Louissette	
20 Mes Humanités	
21 Madame Devinol	
22 La Pension Legnagna	
23 Madame Vingtras à Paris	
24 Le Retour	
25 La Délivrance	

- a) Recopier chacune des phrases puis soulignez la proposition relative et entourez le pronom relatif qui l'introduit
- b) Recopiez le pronom relatif et dites quel est son antécédant et sa fonction dans la proposition relative.

1) Mlle Balandreau est une bonne vieille fille qui demeure au-dessous de nous

Qui a pour antécédant "une bonne vieille fille" / Fonction : sujet

2) Ma mère m'envoie me coucher dans un cabinet où j'ai peur tous les soirs.

Où a pour antécédant "Dans un cabinet" / Fonction : Complément circonstanciel de lieu

3) La maison que nous habitons est dans une rue sale.

Que a pour antécédant "la maison" / Fonction : COD du verbe habiter

4) La maison appartient à une dame à laquelle on verse un petit loyer.

A laquelle a pour antécédant "à une dame" / Fonction : COI du verbe verser

Les propositions complétives

Les propositions complétives sont connectées à un verbe. Elles jouent un peu le rôle d'un groupe nominal et sont le plus souvent COD du verbe.

1) La proposition complétive en « que » (ou proposition conjonctive)

Je pense que tu devrais travailler

Dans les propositions complétives par "que" le verbe de la subordonnée peut être à l'indicatif ou au subjonctif selon le verbe qui les introduit.

Je pense qu'il viendra (indicatif) ou Je doute qu'il vienne (subjonctif)

La proposition complétive par que peut parfois être sujet du verbe (*Qu'il soit désolé ne change rien*) ou attribut (*Mon souhait est que tu viennes*)

2) La proposition infinitive

Elle s'organise autour d'un verbe à l'infinitif qui a son propre sujet

J'entends la cloche sonner

On la distinguera bien du simple infinitif COD (*Je veux manger*)

3) La proposition interrogative indirecte

La proposition interrogative indirecte totale est introduite par « si » et la proposition interrogative indirecte partielle est introduit par le mot interrogatif qui était utilisé au discours direct.

Je me demande si tu viendras

Je me demande quand tu arriveras.

Exercice 1

Chaque phrase ci-dessous contient une proposition subordonnée complétive. Relevez-la et précisez s'il s'agit d'une conjonctive en «que », d'une interrogative indirecte ou d'une infinitive.

- 1) Je ne sais pas à quelle heure il sera là. Interrogative indirecte
- 2) Je lui avais pourtant bien demandé s'il pouvait se libérer. Interrogative indirecte
- 3) Je ne crois pas qu'il puisse avoir oublié notre rendez-vous. Complétive par que
- 4) Je pense que sa présence est obligatoire. Complétive par que
- 5) Tous les grands patrons attendent qu'il vienne ce soir. Complétive par que
- 6) J'entends des pneus crisser : c'est sûrement lui. Subordonnée infinitive
- 7) Je souhaite vraiment qu'il réussisse son année. Complétive par que

Exercice 2

Indiquez si les propositions soulignées sont des subordonnées relatives ou complétives.

- 1) Le peintre qui joue les équilibristes sur ses échafaudages, remet à neuf la façade d'un vieil immeuble. Relative
- 2) Il imagine que les couleurs de l'arc en ciel égaieront les rues grises du quartier. Complétive
- 3) Les habitants de l'immeuble, que le peintre salue à travers les fenêtres, sont contents de voir leur immeuble sous un nouveau jour. Relative
- 4) Tous attendent avec impatience que les travaux se terminent. Complétive
- 5) Il faudra, vendredi prochain, que nous soyons à l'heure. Complétive
- 6) Dis-moi à quoi tu penses. Complétive

Nathalie Sarraute, enfant, vit tantôt avec son père en France, tantôt avec sa mère en Russie. Dans la page qui précède cet extrait, elle a évoqué les bonnes relations qu'elle a avec son beau-père, et la satisfaction qu'elle a de voir sa mère heureuse avec lui.

- Une fois pourtant...tu te rappelles...
- Mais c'est ce que j'ai senti longtemps après... tu sais bien que sur le moment...
- Oh, même sur le moment... et la preuve en est que ces mots sont restés en toi pour toujours, des mots entendus cette unique fois... un petit dicton...
 - Maman et Kolia faisaient semblant de lutter, ils s'amusaient, et j'ai voulu participer, j'ai pris le parti de maman, j'ai passé mes bras autour d'elle pour la défendre et elle m'a repoussée doucement... « Laisse donc... femme et mari sont un même parti.» Et je me suis écartée...
 - Aussi vite que si elle t'avait repoussée violemment...
 - Et pourtant sur le moment ce que j'ai ressenti était très léger... c'était comme le tintement d'un verre doucement cogné...
 - Crois-tu vraiment ?
 - Il m'a semblé sur le moment que maman avait pensé que je voulais pour de bon la défendre, que je la croyais menacée, et elle a voulu me rassurer... Laisse... ne crains rien, il ne peut rien m'arriver... « Femme et mari sont un même parti »
 - Et c'est tout ? Tu n'as rien senti d'autre ? Mais regarde... maman et Kolia discutent, s'animent, ils font semblant de se battre, ils rient et tu t'approches, tu ensermes de tes bras la jupe de ta mère et elle se dégage... « Laisse donc, femme et mari sont un même parti »... l'air un peu agacé...
 - C'est vrai... je dérangeais leur jeu.
 - Allons, fais un effort...
 - Je venais m'immiscer... m'insérer là où il n'y avait pour moi aucune place.
 - C'est bien, continue...
 - J'étais un corps étranger...qui gênait...
 - Oui : un corps étranger. Tu ne pouvais pas mieux dire... C'est cela que tu as senti alors et avec quelle force... Un corps étranger... Il faut que l'organisme où il s'est introduit tôt ou tard l'élimine...
 - Non, cela, je ne l'ai pas pensé...
 - Pas pensé, évidemment pas, je te l'accorde... c'est apparu, indistinct, irréel... un promontoire inconnu qui surgit un instant du brouillard... et de nouveau un épais brouillard le recouvre...
 - Non, tu vas trop loin...
 - Si. Je reste tout près, tu le sais bien.

Nathalie Sarraute (1900-1999), *Enfance* (1983).

Questions de compréhension

- 1) Que font la mère et le beau-père de l'enfant Nathalie Sarraute dans cette scène ?
- 2) Pourquoi Nathalie Sarraute a-t-elle voulu s'immiscer entre eux ?
- 3) Que veut dire la phrase « Femme et mari sont un même parti » ? Quels messages implicites peut-elle faire entendre ?
- 4) « J'étais un corps étranger » Quelle figure de style est utilisée ici ? En quoi nous éclaire-t-elle sur la manière dont l'enfant a, en vérité, ressenti la réponse de sa mère ?
- 5) L'énonciation est assurée par deux voix qui dialoguent. Essayez de caractériser chacune des voix. Pourquoi, selon vous, Nathalie Sarraute écrit-elle de cette manière ?

1) La mère et le beau-père de Nathalie Sarraute se chamaillent gentiment, presque amoureuxment : ils « faisaient semblant de lutter, ils s'amusaient ».

2) Nathalie Sarraute, toute jeune enfant, a voulu rentrer dans le jeu ("j'ai voulu participer"). Mais peut-être l'a-t-elle pris un tout petit peu au sérieux et a-t-elle voulu protéger sa mère : « j'ai passé mes bras autour d'elle pour la défendre ».

3) La phrase signifie que le couple est uni. Cela peut vouloir dire qu'il ne faut pas s'inquiéter, que ce n'est pas une vraie dispute mais cela peut aussi vouloir dire que mari et femme sont liés, complices, qu'ils forment une communauté dont ils expulsent un peu les autres. D'ailleurs l'enfant s'est "écartée" comme si on l'avait "repoussée violemment".

4) En vérité, la jeune Nathalie Sarraute s'est sentie rejetée, mal aimée et finalement très seule : « j'étais un copain étranger, qui gênait ».

5) Les deux voix expriment deux aspects de la personnalité de l'auteur, deux points de vue sur ses souvenirs. L'une amoindrit les chocs, cherche à idéaliser le passé, à refouler les mauvais souvenirs (« ce que j'ai ressenti était très léger »). L'autre veut faire preuve de lucidité et souhaite que l'autobiographie soit une recherche de vérité, que les traumatismes remontent à la surface ; elle questionne sans cesse la première voix (« crois-tu vraiment ? » ; « et c'est tout ? Tu n'as rien senti d'autre ? ») ; elle est un peu comme un thérapeute qui cherche à faire advenir une parole vraie.

Interrogation sur la lecture de L'Enfant de Jules Vallès

- 1) Quel métier fait le père de Jacques Vingtras ?
- 2) Quel regard porte Jacques Vingtras sur cette profession tout au long du livre ?
- 3) Comment Jacques Vingtras est-il traité d'une manière générale par sa mère ?
- 4) Qu'observe Jacques Vingtras au contraire dans les familles de certains de ses voisins ou cousins de milieu modeste ?
- 5) Comment explique-t-il ironiquement le comportement de sa mère ?
- 6) Dans quels types de circonstances le narrateur est-il heureux ?
- 7) Pourquoi la famille Vingtras doit-elle quitter assez précipitamment Saint Etienne ?
- 8) Dans quelle ville arrivent-ils ?
- 9) Qu'arrive-t-il à la petite Louissette, fille de M. Bergognard ?
- 10) Pourquoi Jacques Vingtras doit-il quitter Nantes et est-il envoyé en pension à Paris afin de préparer son baccalauréat ?
- 11) Comment se passe son baccalauréat ?
- 12) Comment se passe la visite de sa mère à Paris ?
- 13) Quelles sont alors les aspirations de Jacques pour son avenir ?
- 14) A son retour à Nantes quel est l'état de la relation avec son père ?
- 15) Quel événement renverse les choses avant le grand départ de Jacques Vingtras vers Paris et vers la liberté ?

1) Le père de Jacques est enseignant (instituteur puis professeur de collège

2)). Jacques porte un regard sévère sur cette profession : les enseignants sont prétentieux mais misérables, souvent bêtes, idiots ou sadiques.

3) Jacques est maltraité par sa mère

4) Il observe dans ces familles que les mères peuvent être bienveillantes et joviales, qu'on peut se chamailler dans la bonne humeur, qu'on peut profiter des plaisirs.

5) Il attribue ironiquement la sévérité et la brutalité de sa mère à l'amour qu'elle a pour lui. C'est son point de vue de très jeune enfant.

6) Il est heureux quand il est dans la nature, quand il est avec les paysans, les gens humbles

- 7) Le père a eu une liaison avec Mme Brignelin
- 8) Il est muté à Nantes pour éviter le scandale.
- 9) La petite Louissette finit par mourir sous les coups de son père. Jacques est révolté.
- 10) Il doit quitter Nantes car il est surpris dans un hôtel avec Mme Devinol.
- 11) A Paris, il échoue au baccalauréat.
- 12) Au début la visite se passe mal, elle lui fait honte. Il finit par lui dire sa révolte et par lui faire part de ses intentions. Elle pleure et s'adoucit.
- 13) Il souhaite être ouvrier, et précisément ouvrier imprimeur
- 14) Son père le méprise, menace de le tuer. Il veut le faire arrêter s'il repart à Paris.
- 15) Son père est accusé par une famille pour violence à l'égard d'un de ses élèves. Il défend son père, se bat contre le grand frère, provoque un duel, est blessé. Son père s'adoucit mais Jacques part.

Débat sur la lecture de *L'Enfant* de Jules Vallès

L'enfant est un roman autobiographique et non pas une autobiographie à proprement parler. Jules Vallès raconte en effet l'histoire d'une sorte de double : Jacques Vingtras. Ce procédé lui permet sans doute de prendre de la distance. D'ailleurs son livre est plein d'humour. Il évite l'apitoiement. Jules Vallès transforme sa vie en une aventure : celle d'un personnage qui conquiert sa liberté et se réconcilie avec son passé.

Peut-être que l'écriture a permis à Jules Vallès de surmonter les blessures de son enfance.

Le style de Vallès est vif : les chapitres sont courts, les retours à la ligne fréquents, les phrases courtes et imagées. On sent la vitalité qui était la sienne et qui a sans doute été le ferment de sa révolte.

Ce qui est beau chez ce personnage et cet auteur, c'est cette exigence de liberté, alliée à une grande humanité. Jules Vallès est un révolté mais pas un revanchard. Il pardonne et se réconcilie finalement avec ses parents.

Mini-interrogation sur les subordonnées complétives

Exercice 1

Les phrases suivantes comportent une subordonnée complétive. Soulignez-la, puis dites si c'est une complétive par que, une proposition infinitive ou une proposition subordonnée interrogative.

- 1) Jules Vallès veut que son livre donne le goût de la vie et de la liberté.
- 2) Mlle Balandreau entend Mme Vingtras fouetter son fils.
- 3) Jacques Vingtras se demande pourquoi sa mère n'est pas comme les autres.

Exercice 2

Dites si les propositions soulignées sont des propositions subordonnées relatives ou complétives

- 1) Le lecteur comprend que Michel Leiris a été traumatisé par son opération.
- 2) Jules Vallès raconte qu'il a été battu par sa mère
- 3) La petite ville qu'il habite depuis son enfance est nichée dans la montagne
- 4) La mère martyrise son fils et ne veut pas qu'il soit libre.
- 5) J'aime beaucoup le roman autobiographique que je suis en train de lire.

Exercice 1

Les phrases suivantes comportent une subordonnée complétive. Soulignez-la, puis dites si c'est une complétive par que, une proposition infinitive ou une proposition subordonnée interrogative.

- 1) Jules Vallès veut que son livre donne le goût de la vie et de la liberté. Subordonnée complétive par que
- 2) Mlle Balandreau entend Mme Vingtras fouetter son fils. Subordonnée infinitive
- 3) Jacques Vingtras se demande pourquoi sa mère n'est pas comme les autres. Subordonnée interrogative

Exercice 2

Dites si les propositions soulignées sont des propositions subordonnées relatives ou complétives

- 1) Le lecteur comprend que Michel Leiris a été traumatisé par son opération. Subordonnée complétive
- 2) Jules Vallès raconte qu'il a été battu par sa mère. Subordonnée complétive
- 3) La petite ville qu'il habite depuis son enfance est nichée dans la montagne. Subordonnée relative
- 4) La mère martyrise son fils et ne veut pas qu'il soit libre. Subordonnée complétive
- 5) J'aime beaucoup le roman autobiographique que je suis en train de lire. Subordonnée relative

Rédaction : un sujet de réflexion

Sujet : Selon vous, le fait d'écrire sur soi peut-il guérir ses blessures ? Vous présenterez votre réflexion dans un développement organisé.

Analyse du sujet

Écrire sur soi = toutes les formes d'écriture autobiographique. Guérir : mot fort vraiment : effacer le mal. Blessures : ici les blessures psychiques ou morales. Question fermée : réponse oui / non possible (plan thèse / antithèse dit aussi plan dialectique)

Élaboration du plan

I) Oui écrire pourrait guérir les blessures

- 1) Écrire pour partager, pour ne pas être seul : voir Anne Frank ou la nécessité pour les survivants de la shoah de raconter.
- 2) Écrire pour peut-être réparer les blessures, verbaliser la rage ou la tristesse rentrée : voir Leiris Sarraute
- 3) comprendre et mettre à distance par la recherche d'une logique positive ou par l'humour : voir Vallès

II) Écrire pourrait être dangereux ou vain

- 1) Peut-être que les blessures les plus graves ne guérissent jamais. Primo Levi ne s'est jamais remis de ses souffrances et a fini par se suicider. L'un des livres de Charlotte Delbo s'appelle « Une Connaissance inutile ».
- 2) Risque de raviver les blessures, d'empêcher l'oubli qui est parfois salutaire. Beaucoup de poètes, d'écrivains et d'artistes le sont au prix de souffrances. Je veux être poète : « les souffrances sont énormes » disait Rimbaud.

Proposition rédaction rédigée

Les psychologues affirment que le fait de revivre par la parole des traumatismes de l'enfance peut permettre de s'en libérer. Est-ce aussi l'objectif des écrivains quand ils écrivent leur autobiographie ? Espèrent-ils guérir de leurs blessures ou effacer les souffrances du passé ? Nous verrons **en premier lieu** le soulagement que **peut** apporter l'écriture **puis** nous réfléchirons aux limites de son pouvoir.

L'écriture est **peut-être, d'abord**, le moyen de ne pas s'enfermer dans la solitude et le silence. La page blanche devient finalement l'ami à qui l'on peut tout confier et qui aide à vivre. C'est sans doute la motivation de ceux qui écrivent leur journal. Anne Frank, par exemple, condamnée à la réclusion et à la solitude par la menace nazie, écrivait tous les jours dans son « Cher Journal ».

L'écriture **peut aussi** permettre d'extérioriser une rage ou une tristesse rentrée et d'en prendre le monde à témoin. Dans L'Âge d'homme, Michel Leiris raconte le souvenir traumatique de son opération des végétations. Il règle ses comptes avec ses parents et avec le chirurgien qui lui ont fait subir cette intervention sans le prévenir, sans le préparer.

Enfin, l'écriture et la réflexion qu'elle occasionne permettent **sans doute** de prendre de la distance et de donner du sens aux souffrances vécues. Jules Vallès dans l'Enfant, raconte les maltraitances qu'il a subies avec une distance ironique et, au bout du compte, il réussit à penser que ces maltraitances lui ont donné une force, une combativité.

L'écriture peut **donc** mettre du baume sur certaines blessures. **Cependant** elle ne réussit peut-être **pas toujours** à les effacer, et elle pourrait même **parfois** rouvrir des cicatrices.

Il arrive **en effet** que certaines douleurs soient incommensurables et qu'elles restent, **dans un sens**, indicibles. Primo Levi a dit l'impossibilité qu'il y avait à mettre des mots exacts sur l'expérience des camps de concentration. Il a essayé de le faire dans Si c'est un homme, mais la blessure est restée et elle n'est sans doute pas pour rien dans son suicide plusieurs décennies après.

Enfin, écrire peut raviver les blessures ou bloquer le processus de l'oubli qui est **à certains égards** nécessaire pour continuer à vivre après un traumatisme. Beaucoup d'écrivains et des poètes ont dit que l'écriture les amenait à approfondir leurs blessures et la conscience qu'ils en avaient. Parfois, ils ont creusé cette souffrance pour entretenir leur élan créateur : « Je veux être poète ; les souffrances sont énormes » a pu dire Rimbaud.

La pratique de l'écriture autobiographique peut **donc** soigner des traumatismes du passé mais elle ne peut **sans doute** pas complètement les guérir : les cicatrices restent, parfois douloureuses encore. Ce qu'on peut espérer, à travers l'écriture, c'est faire que ces douleurs aient du sens, qu'elles deviennent matière à réflexion, et qu'elles permettent de trouver une force, une vitalité. D'une manière générale d'ailleurs, l'art est sans doute une façon de sublimer nos faiblesses, à défaut de les vaincre. C'est vrai aussi dans la peinture. Francis Bacon n'a-t-il pas exorcisé dans toute son œuvre la haine de soi dont il n'a cessé d'être la proie ?

* J'ai mis en valeur **les conjonctions logiques** et **les modalisateurs** pour vous montrer leur utilité dans un travail de réflexion

J'ai le respect du pain.

Un jour je jetais une croûte, mon père est allé la ramasser. Il ne m'a pas parlé durement comme il le fait toujours.

« Mon enfant, m'a-t-il dit, il ne faut pas jeter le pain ; c'est dur à gagner. Nous n'en avons pas trop pour nous, mais si nous en avons trop, il faudrait le donner aux pauvres. Tu en manqueras peut-être un jour, et tu verras ce qu'il vaut. Rappelle-toi ce que je te dis là, mon enfant ! »

Je ne l'ai jamais oublié.

Cette observation, qui pour la première fois peut-être, dans ma vie de jeunesse, me fut faite sans colère mais avec dignité, me pénétra jusqu'au fond de l'âme ; et j'ai eu le respect du pain depuis lors.

Jules Vallès

A conjuguer : voir et jeter <https://conjugaison.bescherelle.com/>

Les paroles rapportées

Il y a deux manières principales de rapporter les paroles des personnages ou des protagonistes dans un récit.

Le discours direct

Les paroles des personnages sont **rapportées telles qu'elles ont été prononcées**, ce qui donne l'impression d'assister à la scène et la rend plus vivante.

Jules dit :

« J'ai envie d'aller au cinéma.

- Oh ! Je viens avec toi ! » s'exclama Elodie.

Des guillemets encadrent (en général) les paroles pour les distinguer du récit, et, au sein d'un dialogue, quand plusieurs répliques se suivent, **un tiret** signale chaque changement d'interlocuteur.

Des **verbes de parole** (dire, s'exclamer, rétorquer, etc.) relient les paroles des personnages au récit. Ils peuvent être placés avant les paroles (ils sont alors suivis de deux points), ou bien au milieu ou à la suite des paroles : le sujet est alors inversé et le verbe ne prend pas de majuscule.

Le discours indirect

Le narrateur **intègre les paroles au récit, sous forme de propositions subordonnées conjonctives complétives**. Cela permet de ne pas interrompre le récit, mais rend la scène moins vivante.

Jules dit qu'il avait envie d'aller au cinéma. Elodie s'exclama qu'elle venait avec lui.

Quand la parole rapportée était une interrogation, on parlera de **proposition subordonnée interrogative**. Elle sera introduite par le pronom interrogatif de la question ou par la **conjonction si** dans le cas d'une question fermée

« Viens-tu » = je te demande **si tu viens (prop.sub. Interrogative)**

« Quand viens-tu ? » = **je te demande quand tu viens.**

Au discours indirect, il n'y a ni guillemets ni tirets, puisque les paroles font partie du récit. De plus, des modifications sont nécessaires pour intégrer les paroles au récit :

- Dans un récit au passé, les verbes sont mis au passé (selon la règle de la concordance des temps).

- Les marques de 1^{ère} et 2^{ème} personnes deviennent des marques de 3^{ème} personne

- Les indications de temps et de lieu sont modifiées :

« **Je t'appellerai demain** », promet-elle = Elle promet qu'elle l'appellerait le lendemain.

- Les marques de langage oral (interrogations directes, exclamations, interjections, niveau de langage familier) disparaissent.

Ouais, enfin, je ne sais pas encore quel film je veux voir... = Jules répondit qu'il ne savait pas encore quel film il voulait voir.

Pour un récit au passé, voici **la concordance des temps** à respecter

Temps du discours direct	Temps du discours indirect dans un récit au passé
« Je pars. » (Présent ou imparfait)	Il m'a dit qu'il partait. (Imparfait)
« Je viendrai. » (Futur)	Il a promis qu'il viendrait (Conditionnel)
« Il a été malade. » (Passé composé)	Il expliqua qu'il avait été malade. (Plus que parfait)

Observation : quand le discours direct est un énoncé à **l'impératif**, il est transformé en un **groupe infinitif**

Le prof nous ordonna : "taisez-vous" devient **Le prof nous ordonna de nous taire.**

Le discours indirect libre

C'est une manière très littéraire de rapporter des paroles ou surtout des pensées. Les temps employés sont ceux du récit, du discours indirect mais on conserve les marques d'oralité (interrogatives directes, interjections. Le récit n'est pas interrompu mais on rentre dans la conscience du personnage.

Il faisait beau et il avait envie d'en profiter. Allez ! Il irait se promener en forêt. Proposerait-il à sa voisine de l'accompagner ? Il n'en était pas sûr.

Exercice 1

Consigne

Dans les phrases suivantes, relevez les paroles rapportées et précisez si elles sont rapportées au discours direct, indirect ou indirect libre. Justifiez votre réponse.

1. « Où pars-tu si vite ? » lui demanda sa mère.
2. Mince à la fin ! Pourquoi son fils ne lui répondait-il pas ? Elle ne savait plus comment s'y prendre avec lui.
3. Une fois dehors, Damien confia à Sonia qu'il ne supportait plus les interrogatoires de sa mère.
4. « C'est toujours les mêmes questions dès que je veux prendre l'air ! » se plaignit-il.
5. « Pareil chez moi ! » lui répondit Sonia.
6. Damien affirma que si cela continuait, il finirait par ne plus rentrer chez lui.
7. Sonia restait pensive. Et s'ils parlaient tous les deux, juste tous les deux, pour de bon, pour toujours ? Et ils ne remettraient plus jamais les pieds dans cette banlieue pourrie.

1 Discours direct. Il y a les guillemets, le point d'interrogation.

2 Discours indirect libre. On garde les marques d'oralité (mince, ?) mais il n'y a pas de guillemet et on les personnes et les temps du récit.

3 Discours indirect. Pas de guillemet, la conjonction que, les temps du récit.

4 Discours direct. Guillemets, point d'exclamation. Le présent et la première personne

5 Discours direct. Guillemets, point d'exclamation

6 Discours indirect. Temps du récit, la conjonction que

7 Discours indirect libre. Le point d'interrogation. Pas

Exercice 2

Consigne

Conjuguiez les verbes entre parenthèses au temps et au mode qui conviennent, en prenant garde au temps du verbe de parole, afin de respecter la concordance des temps.

1. Ce matin, le journaliste a annoncé qu'il (*faire*) beau toute la journée.
2. Ils se demandèrent s'ils (*aller*) à la plage ce weekend-là
3. Mon grand-père me recommandait toujours de (*profiter*) de ma jeunesse !
4. En rentrant hier soir, mon père a déclaré qu'il (*passer*) une excellente journée.
5. Vous disiez qu'à cette époque-là, vous (*aimer*) encore voyager.

1 Ce matin le journaliste a annoncé qu'il ferait beau toute la journée.

2 Il se demandèrent s'ils iraient à la plage ce WE là.

3 Mon grand-père me recommandait toujours de profiter de ma jeunesse.

4 En rentrant hier soir mon père a déclaré qu'il avait passé une excellente journée

5 Vous disiez qu'à cette époque-là vous aimiez encore voyager.

Exercice 3

Consigne

Réécrivez ces phrases au discours indirect. N'hésitez pas à ajouter des verbes de parole. Vous pouvez vous aider du tableau de concordance des temps (p. 312).

1. L'inconnu interpela la jeune femme : « On ne s'est pas déjà rencontrés ? »
2. L'actrice, qui connaissait par cœur le texte du scénario, lui répliqua : « Il est inutile de vous fatiguer, je ne suis pas dupe ! »
3. Mais l'homme poursuivit en affirmant, charmeur : « J'ai été ravi de vous revoir. »
4. La jeune femme, intriguée malgré tout, revint sur ses pas et s'excusa : « Peut-être me suis-je trompée... »
5. Puis elle lui demanda : « Comment vous appelez-vous ? »

1) L'inconnu interpela la jeune femme et lui demanda s'ils ne s'étaient pas déjà rencontrés.

2) L'actrice, qui connaissait par cœur le texte, lui répondit qu'il était inutile qu'il se fatigue, et qu'elle n'était pas dupe.

3) Mais l'homme poursuivit en affirmant, charmeur, qu'il avait été ravi de la revoir.

4) La jeune femme revint sur ses pas, s'excusa et déclara que peut-être elle s'était trompée

5) Puis elle lui demanda comment il s'appelait.



Les figures de style consistent à dire les choses autrement, de manière **plus expressive**.

LEÇON

Les figures de ressemblance et d'opposition

La comparaison	rapproche un élément d'un autre à l'aide d'un outil de comparaison (<i>comme, tel, ainsi que, plus... que, autant que, semblable à, etc.</i>). <i>Paul est doux comme un agneau</i>
La métaphore	rapproche un élément d'un autre directement , sans outil de comparaison. <i>C'est un agneau !</i> Quand la métaphore se développe sur plusieurs lignes ou vers, on dit qu'elle est « filée ».
La personnification	prête des caractéristiques humaines à un élément inanimité ou un animal . <i>Le crépuscule ami s'endort dans la vallée.</i> (A. de Vigny, « La maison du berger »)
Une allégorie	représente de manière concrète une réalité abstraite . <i>Cupidon est une allégorie de l'amour : les yeux bandés représentent l'aveuglement de l'amour, la flèche représente la blessure de l'amour.</i>
Une métonymie	remplace un mot par un autre selon un lien logique (contenu/contenant ; œuvre/auteur ; partie/tout, matière/objet, etc.). <i>Boire un verre. Croiser le fer.</i>
La périphrase	remplace un mot par une expression de même sens . <i>Il maîtrise parfaitement la langue de Shakespeare.</i> (= l'anglais)
L'antithèse	rapproche deux éléments opposés pour souligner un contraste. <i>Je vis, je meurs, je me brûle et me noie.</i> (L. Labé)
Un oxymore	oppose deux mots juxtaposés . <i>Le soleil noir de la mélancolie</i> (G. de Nerval, « El Desdichado »)
L'antiphrase	consiste à dire le contraire de ce que l'on veut vraiment exprimer ; elle est souvent ironique. <i>Prends ton temps surtout, hein !</i> = dépêche toi !

Les figures d'amplification et d'atténuation

L'hyperbole	exagère , amplifie la réalité. <i>Je meurs de soif.</i>
L'accumulation	consiste à énumérer des éléments pour donner une impression de grande quantité ou pour insister sur un aspect. <i>Des liquides rouges, jaunes, verts, bruns, de toutes les nuances.</i> (G. de Maupassant, <i>Bel-Ami</i>)
La gradation	est une succession d'éléments ordonnés de manière croissante ou décroissante. <i>Va, cours, vole et nous venge.</i> (P. Corneille, <i>Le Cid</i>)
L'euphémisme	atténue un propos désagréable ou choquant. <i>Il nous a quittés.</i> (= il est mort)
La litote	consiste à dire moins pour suggérer plus . <i>Va, je ne te hais point.</i> (= je t'aime) (P. Corneille, <i>Le Cid</i>) Au contraire de l'euphémisme, la litote n'a pas pour but d'atténuer le propos, mais de lui donner plus de force : on atténue ce qu'on dit pour amplifier ce que l'on veut dire.

Les figures de répétition

L'anaphore	est une répétition en début de phrase , de proposition ou de vers. Elle permet de mettre en valeur ce qui est répété ou de donner du rythme. <i>Toujours aimer, toujours souffrir, toujours mourir.</i> (P. Corneille, <i>Suréna</i>)
L'assonance	consiste à répéter un son voyelle ; il s'agit d'une figure musicale, sonore. <i>Tout m'afflige et me nuit et conspire à me nuire.</i> (J. Racine, <i>Phèdre</i>)
L'allitération	consiste à répéter un son consonne ; il s'agit d'une figure musicale, sonore. <i>Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur nos têtes.</i> (J. Racine, <i>Andromaque</i>)
La paronomase	consiste à rapprocher des mots qui ont des sonorités identiques ou similaires. Elle est très utilisée dans le rap et le slam. <i>Il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville.</i> (P. Verlaine, <i>Romances sans paroles</i>)

Exercice 2

Identifiez la figure de style dans ces extraits de textes littéraires

- 1) Nos deux cœurs seront deux vastes flambeaux. (Charles Baudelaire). **Métaphore**
- 2) Son regard est pareil au regard des statues (Paul Verlaine). **Comparaison**
- 3) C'était une nuit d'hiver au ciel brouillé, d'un noir de suie (Émile Zola). **Métaphore**
- 4) Paris allumé s'était endormi. (Émile Zola). **Personnification et antithèse**
- 5) Sur les rivages duvetés de ta chevelure je m'enivre des odeurs combinées du goudron, du musc et de l'huile de coco. (Charles Baudelaire) **Métaphore et accumulation**
- 6) Je vis les arbres s'éloigner en agitant leurs bras désespérés. (Marcel Proust). **Personnification**
- 7) De grandes vaches se déplaçaient avec lenteur dans un silencieux tintement de clochettes (Alain Robbe-Grillet) . **Oxymore**

Exercice 4

Dans le texte suivant, relevez au moins 4 figures de style différentes. Quelle est la figure dominante ?

Le vent sonna plus profond ; sa voix s'abaissait puis montait. Des arbres parlèrent ; au-dessus des arbres le vent passa en ronflant sourdement. Il y avait des moments de grand silence, puis les chênes parlaient, puis les saules, puis les aulnes ; les peupliers sifflaient de gauche et de droite comme des queues de chevaux, puis tout d'un coup ils se taisaient tous. Alors la nuit gémissait tout doucement au fond du silence. Il faisait un froid serré. [...] Un frémissement de lumière grise coula sur la cime des arbres depuis le fond du val jusqu'aux abords du grand pic où la forêt finissait. On l'entendait là-haut battre contre le rocher. Le rocher s'éclaira. Il n'y avait pas de lumière dans le ciel, seulement là-bas vers l'est une blessure violette pleine de nuages. La lumière venait de la colline. Sortie la première de la nuit, noire comme une charbonnière, elle lançait une lumière douce vers le ciel plat ; la lumière retombait sur la terre avec un petit gémissement, elle sautait vers le rocher, il la lançait sur des collines rondes qui, tout de suite, sortaient de la nuit avec leurs dos forestiers. L'ombre coulait entre les bosquets et les coteaux, dans les vallons, le long des talus, derrière le grillage des lisières.

Jean Giono

Le Chant du monde, © Éditions Gallimard, 1934.

Mini-interrogation de langue sur les discours rapportés et les figures de style

A) Réécrivez ces énoncés en utilisant le discours indirect

1) Le Bret demanda à Cyrano : « De qui es-tu amoureux ? »

Le Bret demanda à Cyrano de qui il était amoureux.

2) Cyrano répondit : « j'aime Roxane et je souffre »

Cyrano répondit qu'il aimait Roxane et qu'il souffrait.

3) Il ajouta : « je suis trop laid et j'ai peur de lui déplaire »

Il ajouta qu'il était trop laid et qu'il avait peur de lui déplaire.

B) Identifiez la figure de style majeure présente dans les énoncés suivants :

1) Grands bois vous m'effrayez comme des cathédrales (Baudelaire) : **Comparaison**

2) Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage (Baudelaire) : **Métaphore**

3) L'enfant chantait, la mère agonisait. (D'après Hugo) : **Antithèse**

4) Soyez jeunes, gais, vifs, amoureux ! (D'après Hugo) : **Accumulation / Gradation**

5) Paris a froid, Paris a faim (Éluard) : **Personnification / Métonymie**

Séquence 4

Visions poétiques du monde

Présentation de la séquence

La poésie est un genre littéraire. Le mot vient du grec « poiesis » qui veut dire « création ».

Or un poème est bien un texte dans lequel on retravaille le langage pour dire des choses nouvelles ou pour redire des choses mais en leur donnant une grâce et une profondeur inédites.

Il y a toujours dans la langue poétique l'idée de refonder la langue et de lui donner une musicalité pour retraduire nos émotions en se rapprochant de leur complexité, de leur vérité ou de leur fantaisie.

En fait, pour bien comprendre ce que cherche le poète, il faut comprendre le paradoxe du langage commun : il est là pour nous permettre d'exprimer ce que nous voyons, ce que nous pensons ou ce que nous ressentons, mais bien souvent on ne trouve pas les mots, ou bien ils paraissent réducteurs. Alors le poète travaille le langage pour lui faire dire davantage, ou pour mieux faire affleurer les émotions.

Ce langage un peu réinventé pourra aussi bien dire nos rêves insensés, nos folies... que nos effondrements.

Finalement, il y a de la poésie, chaque fois que l'on regarde une chose ou une émotion de manière nouvelle ou tellement approfondie que l'on arrive au seuil du mystère.

Les images et la versification sont les grands outils du poète, ce qui va lui permettre de renouveler le langage et de donner une « vision poétique » du monde.... Mais certains poètes peuvent ne pas faire de vers et travailler la prose à laquelle ils donnent une musicalité qu'ils associent aux images.

Le vocabulaire de la poésie

Le vers est Le fragment de texte placé sur une même ligne en poésie. Le vers permet de donner un rythme au texte puisque la lecture est suspendue un instant à intervalle régulier.

On nomme les vers en fonction du nombre de syllabes : l'**octosyllabe** a 8 syllabes, le **décasyllabe** en a 10, l'**alexandrin** en a 12.

La rime, qui fait revenir une sonorité à la fin du vers, accentue la perception du rythme et fait entrer en résonance certains mots du texte. On parle de rime quand il y a au moins deux phonèmes qui reviennent. Les rimes d'un ensemble de vers peuvent être disposées selon plusieurs schémas : elles peuvent être **plates (aabb)**, **croisées (abab)** ou **embrassées (abba)**. Au sein du vers, des sonorités récurrentes pourront donner de la musicalité : ce sont **les allitérations** et **les assonances**.

Les vers sont regroupés en **strophes** plus ou moins longues : **les distiques** sont des strophes de 2 vers, **les tercets** de 3 vers, **les quatrains** de 4 vers,

Certains poèmes ont des **formes fixes**. **Le sonnet**, par exemple, est un poème de 14 vers distribués en 2 quatrains et 2 tercets. Dans le sonnet régulier les rimes doivent avoir une disposition précise et elles doivent être identiques dans les deux quatrains. Ces règles sont très contraignantes mais elles obligent à travailler la langue, à la faire dévier de la langue commune. Elles facilitent dans un sens la création.

A l'inverse, certains poètes s'affranchissent des règles. Le poème en **vers libre** présente bien des vers, puisque le poète choisit d'aller à la ligne pour donner un rythme, mais ces vers sont de longueur variable, irrégulière et ils ne riment pas forcément. Certains poèmes sont même **en prose**, une prose imagée et rythmée.

POÈMES CHOISIS (VISIONS POÉTIQUES DU MONDE)

VICTOR HUGO (1802-1885)

L'Enfance (*Les Contemplations I 23*)

L'enfant chantait ; la mère au lit, exténuée,
Agonisait, beau front dans l'ombre se penchant ;
La mort au-dessus d'elle errait dans la nuée ;
Et j'écoutais ce râle, et j'entendais ce chant.

L'enfant avait cinq ans, et près de la fenêtre
Ses rires et ses jeux faisaient un charmant bruit ;
Et la mère, à côté de ce pauvre doux être
Qui chantait tout le jour, toussait toute la nuit.

La mère alla dormir sous les dalles du cloître ;
Et le petit enfant se remit à chanter... —
La douleur est un fruit : Dieu ne le fait pas croître
Sur la branche trop faible encor pour le porter.

Chanson (*Les Contemplations II 4*)

Si vous n'avez rien à me dire,
Pourquoi venir auprès de moi ?
Pourquoi me faire ce sourire
Qui tournerait la tête au roi ?
Si vous n'avez rien à me dire,
Pourquoi venir auprès de moi ?

Si vous n'avez rien à m'apprendre,
Pourquoi me pressez-vous la main ?
Sur le rêve angélique et tendre,
Auquel vous songez en chemin,
Si vous n'avez rien à m'apprendre,
Pourquoi me pressez-vous la main ?

Si vous voulez que je m'en aille,
Pourquoi passez-vous par ici ?
Lorsque je vous vois, je tressaille :
C'est ma joie et c'est mon souci.
Si vous voulez que je m'en aille,
Pourquoi passez-vous par ici ?

Soleils couchants VI (*Les feuilles d'automne*)

Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées.
Demain viendra l'orage, et le soir, et la nuit ;
Puis l'aube, et ses clartés de vapeurs obstruées ;
Puis les nuits, puis les jours, pas du temps qui s'enfuit !

Tous ces jours passeront ; ils passeront en foule
Sur la face des mers, sur la face des monts,
Sur les fleuves d'argent, sur les forêts où roule
Comme un hymne confus des morts que nous aimons.

Et la face des eaux, et le front des montagnes,
Ridés et non vieilliss, et les bois toujours verts
S'iront rajeunissant ; le fleuve des campagnes
Prendra sans cesse aux monts le flot qu'il donne aux mers.

Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,
Je passe, et, refroidi sous ce soleil joyeux,
Je m'en irai bientôt, au milieu de la fête,
Sans que rien manque au monde, immense et radieux !

Ô jeunes gens ! (*Océan*)

Ô jeunes gens ! Élus ! Fleurs du monde vivant,
Maîtres du mois d'avril et du soleil levant,
N'écoutez pas ces gens qui disent : soyez sages !
La sagesse est de fuir tous ces mornes visages.
Soyez jeunes, gais, vifs, amoureux, soyez fous !
Ô doux amis, vivez, aimez ! Défieez-vous
De tous ces conseillers douceâtres et sinistres.
Vous avez l'air joyeux, ce qui déplaît aux cuistres.
Des cheveux en forêt, noirs, profonds, abondants,
Le teint frais, le pied sûr, l'œil clair, toutes vos dents ;
Eux, ridés, épuisés, flétris, édentés, chauves,
Hideux ; l'envie en deuil clignote en leurs yeux fauves.
Oh ! comme je les hais, ces solennels grigous !
Ils composent, avec leur fiel et leurs dégoûts,
Une sagesse pleine et d'ennui et de jeûnes,
Et, faite pour les vieux, osent l'offrir aux jeunes !

GÉRARD DE NERVAL (1808-1855)

La grand'mère

Voici trois ans qu'est morte ma grand'mère,
La bonne femme, - et, quand on l'enterra,
Parents, amis, tout le monde pleura
D'une douleur bien vraie et bien amère.

Moi seul j'errais dans la maison, surpris
Plus que chagrin ; et, comme j'étais proche
De son cercueil, - quelqu'un me fit reproche
De voir cela sans larmes et sans cris.

Douleur bruyante est bien vite passée :
Depuis trois ans, d'autres émotions,
Des biens, des maux, - des révolutions, -
Ont dans les murs sa mémoire effacée.

Moi seul j'y songe, et la pleure souvent ;
Depuis trois ans, par le temps prenant force,
Ainsi qu'un nom gravé dans une écorce,
Son souvenir se creuse plus avant !

CHARLES BAUDELAIRE (1821-1867)

Les Chats (Les Fleurs du mal / Spleen et Idéal)

Les amoureux fervents et les savants austères
Aiment également, dans leur mûre saison,
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,
Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires.

Amis de la science et de la volupté,
Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres ;
L'Érèbe les eût pris pour ses coursiers funèbres,
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes
Des grands sphinx allongés au fond des solitudes,
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin ;

Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques,
Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,
Étoilent vaguement leurs prunelles mystiques.

Obsession (Les Fleurs du mal / Spleen et Idéal)

Grands bois, vous m'effrayez comme des cathédrales ;
Vous hurlez comme l'orgue ; et dans nos cœurs maudits,
Chambres d'éternel deuil où vibrent de vieux râles,
Répondent les échos de vos *De profundis*.

Je te hais, Océan ! tes bonds et tes tumultes,
Mon esprit les retrouve en lui ; ce rire amer
De l'homme vaincu, plein de sanglots et d'insultes,
Je l'entends dans le rire énorme de la mer.

Comme tu me plairais, ô nuit ! sans ces étoiles
Dont la lumière parle un langage connu !
Car je cherche le vide, et le noir, et le nu !

Mais les ténèbres sont elles-mêmes des toiles
Où vivent, jaillissant de mon œil par milliers,
Des êtres disparus aux regards familiers.

La Cloche fêlée (Les Fleurs du mal / Spleen et Idéal)

Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver,
D'écouter, près du feu qui palpète et qui fume,
Les souvenirs lointains lentement s'élever
Au bruit des carillons qui chantent dans la brume.

Bienheureuse la cloche au gosier vigoureux
Qui, malgré sa vieillesse, alerte et bien portante,
Jette fidèlement son cri religieux,
Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente !

Moi, mon âme est fêlée, et lorsqu'en ses ennuis
Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,
Il arrive souvent que sa voix affaiblie

Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie
Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts,
Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts.

Les Fenêtres (Le Spleen de Paris)

Celui qui regarde du dehors à travers une fenêtre ouverte,
ne voit jamais autant de choses que celui qui regarde une
fenêtre fermée. Il n'est pas d'objet plus profond, plus
mystérieux, plus fécond, plus ténébreux, plus éblouissant
qu'une fenêtre éclairée d'une chandelle. Ce qu'on peut voir
au soleil est toujours moins intéressant que ce qui se passe
derrière une vitre. Dans ce trou noir ou lumineux vit la vie,
rêve la vie, souffre la vie ;

Par delà des vagues de toits, j'aperçois une femme mûre,
ridée déjà, pauvre, toujours penchée sur quelque chose, et
qui ne sort jamais. Avec son visage, avec son vêtement, avec
son geste, avec presque rien, j'ai refait l'histoire de cette
femme, ou plutôt sa légende, et quelquefois je me la raconte
à moi-même en pleurant.

Si c'eût été un pauvre vieux homme, j'aurais refait la
sienne tout aussi aisément.

Et je me couche, fier d'avoir vécu et souffert dans
d'autres que moi-même.

Peut-être me direz-vous : « Es-tu sûr que cette légende
soit la vraie ? » Qu'importe ce que peut être la réalité placée
hors de moi, si elle m'a aidé à vivre, à sentir que je suis et ce
que je suis ?

PAUL VERLAINE (1844-1896)

Chanson d'automne

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffocant
Et blême, quand
Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
Deçà, delà,
Pareil à la
Feuille morte.

Colloque sentimental

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux spectres ont évoqué le passé.

- Te souvient-il de notre extase ancienne ?
- Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souviennne ?

- Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom ?
Toujours vois-tu mon âme en rêve ? – Non.

Ah ! les beaux jours de bonheur indicible
Où nous joignons nos bouches ! – C'est possible.

- Qu'il était bleu, le ciel, et grand, l'espoir !
- L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,
Et 'a nuit seule entendit leurs paroles.

ARTHUR RIMBAUD (1854-1891)

Lettres du voyant

à Georges Izambard (extrait) :

Maintenant, je m'encrapule le plus possible.
Pourquoi ? je veux être poète, et je travaille à me rendre voyant : vous ne comprendrez pas du tout, et je ne saurais presque vous expliquer. Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens. Les souffrances sont énormes, mais il faut être fort, être né poète, et je me suis reconnu poète.

Je dis qu'il faut être voyant, se faire voyant.

Sensation

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature, – heureux comme avec une femme.

Ma Bohème

(Fantaisie)

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot¹ aussi devenait idéal ;
J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal² ;
Oh ! là ! là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.
- Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.
- Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !

Enfance III (Illuminations)

Au bois il y a un oiseau, son chant vous arrête et vous fait rougir.

Il y a une horloge qui ne sonne pas.

Il y a une fondrière avec un nid de bêtes blanches.

Il y a une cathédrale qui descend et un lac qui monte.

Il y a une petite voiture abandonnée dans le taillis ou qui descend le sentier en courant, enrubannée.

Il y a une troupe de petits comédiens en costumes, aperçus sur la route à travers la lisière du bois.

Il y a enfin, quand l'on a faim et soif, quelqu'un qui vous chasse.

PAUL ÉLUARD (1895-1952)

La Terre est bleue (*L'Amour la poésie*)

La terre est bleue comme une orange
Jamais une erreur les mots ne mentent pas
Ils ne vous donnent plus à chanter
Au tour des baisers de s'entendre
Les fous et les amours
Elle sa bouche d'alliance
Tous les secrets tous les sourires
Et quels vêtements d'indulgence
À la croire toute nue.
Les guêpes fleurissent vert
L'aube se passe autour du cou
Un collier de fenêtres
Des ailes couvrent les feuilles
Tu as toutes les joies solaires
Tout le soleil sur la terre
Sur les chemins de ta beauté.

FRANCIS PONGE (1899-1988)

Le pain (*Le Parti pris des choses*)

La surface du pain est merveilleuse d'abord à cause de cette impression quasi panoramique qu'elle donne : comme si l'on avait à sa disposition sous la main les Alpes, le Taurus ou la Cordillère des Andes.

Ainsi donc une masse amorphe en train d'éructer fut glissée pour nous dans le four stellaire, où durcissant elle s'est façonnée en vallées, crêtes, ondulations, crevasses... Et tous ces plans dès lors si nettement articulés, ces dalles minces où la lumière avec application couche ses feux, - sans un regard pour la mollesse ignoble sous-jacente.

Ce lâche et froid sous-sol que l'on nomme la mie a son tissu pareil à celui des éponges : feuilles ou fleurs y sont comme des sœurs siamoises soudées par tous les coudes à la fois. Lorsque le pain rassit ces fleurs fanent et se rétrécissent : elles se détachent alors les unes des autres, et la masse en devient friable...

Mais brisons-la : car le pain doit être dans notre bouche moins objet de respect que de consommation.

LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR (1906-2001)

A New York (*Éthiopiennes*)

(pour un orchestre de jazz : solo de trompette)

New York ! D'abord j'ai été confondu par ta beauté, ces grandes filles d'or aux jambes longues.

Si timide d'abord devant tes yeux de métal bleu, ton sourire de givre

Si timide. Et l'angoisse au fond des rues à gratte-ciel

Levant des yeux de chouette parmi l'éclipse du soleil.

Sulfureuse ta lumière et les fûts livides, dont les têtes foudroient le ciel

Les gratte-ciel qui défient les cyclones sur leurs muscles d'acier et leur peau patinée de pierres.

Mais quinze jours sur les trottoirs chauves de Manhattan

– C'est au bout de la troisième semaine que vous saisit la fièvre en un bond de jaguar

Quinze jours sans un puits ni pâturage, tous les oiseaux de l'air Tombant soudain et morts sous les hautes cendres des terrasses.

Pas un rire d'enfant en fleur, sa main dans ma main fraîche
Pas un sein maternel, des jambes de nylon. Des jambes et des seins sans sueur ni odeur.

Pas un mot tendre en l'absence de lèvres, rien que des coeurs artificiels payés en monnaie forte

Et pas un livre où lire la sagesse. La palette du peintre fleurit des cristaux de corail.

Nuits d'insomnie ô nuits de Manhattan ! si agitées de feux follets, tandis que les klaxons hurlent des heures vides

Et que les eaux obscures charrient des amours hygiéniques, tels des fleuves en crue des cadavres d'enfants.

ANDRÉE CHEDID (1920-2011)

Ce corps (*Rythmes*)

Ce corps que tu habites
Ces jours qui t'ont bâti
Cette vie qui t'a conduit
Ces peines qui t'ont mari
Ce passé qui t'a fait
Ou bien qui t'a défait
Ce toi qui s'enfoncé
Dans la souche
Des années

Ce corps qui fut demeure
Cette vie qui fut dessein
Ces heures qui te fabriquent
Et dont tu fus le lien
Ce temps qui revendique
Et dont tu es le fruit
Ce toi qui se dissipe

Que dire ? (*Rythmes*)

Que dire
Des trouées de l'âme
De la glisse des pensées
Des dérapages du sens

Que dire
Du corps qui se rénove
Par la grâce d'une parole
Le secours d'une caresse
La saveur d'une malice

Que dire
Des jours si vivaces
Des heures si ténues
De la geôle des mots
De l'attrait du futur

Que dire
De l'instant
Tantôt ennemi
Tantôt ami ?
En soleils
Ou en nuit

Lecture des poèmes

Lisez l'ensemble du petit recueil de poèmes. Préparez le travail suivant :

1) Choisissez les 5 poèmes qui vous ont le plus touché ou que vous avez le mieux compris et écrivez pour chacun d'eux un petit texte de 5 à 6 lignes pour essayer de formuler son sens profond.

2) Vous direz ensuite quel est vraiment votre poème préféré et vous aurez le choix entre deux possibilités : soit proposer une illustration de ce poème préféré (sur une feuille Canson) soit écrire à votre tour un poème personnel qui fera écho à votre poème préféré.

Vous indiquerez bien à chaque fois le titre des poèmes dont vous parlez.

Élaborer une interprétation des œuvres littéraires	<i>J'ai bien compris les poèmes et ai su en proposer une interprétation fine</i>	
Maîtriser la structure, le sens et l'orthographe des mots	<i>Bien construire ses phrases, bien choisir ses mots et bien orthographier.</i>	

Élaborer une interprétation des œuvres littéraires	<i>J'ai proposé une belle illustration ou un beau poème en écho à mon poème préféré</i>	
--	---	--

Hugo, "L'Enfance"

Ce poème est constitué de trois quatrains d'alexandrins. Les rimes sont plates

Un enfant chante tandis que sa mère meurt. Il est indifférent à la souffrance et à la mort. Hugo semble méditer sur la vitalité insolente et innocente qui dénie la mort, et qui est dans l'ordre des choses. On ne peut pas comprendre la mort quand on est du côté de la vie. Mais il parle aussi de la solitude dans laquelle on est quand la vie nous abandonne et que notre tour est venu.

Hugo, « Chanson »

Ce poème est constitué de trois sizains d'octosyllabes. Les rimes sont croisées.

Le poète s'adresse à un « vous » qui lui cause une forme de déception, qui ne comble pas ses attentes, qui ne tient pas ses promesses. Hugo nous parle peut-être de la difficulté à vraiment partager avec les autres, de la difficulté à être compris, de la solitude fondamentale dans laquelle on reste. La présence imparfaite des autres semble lui laisser un arrière-goût d'abandon. Il est question de notre aspiration à l'amitié parfaite, à l'amour parfait et de l'impossibilité peut-être de se donner entièrement.